

# **Il n'y a pas de langue qui dise le trauma: la langue vivante de l'enfant perdu.**

**Bernard Brémond**  
**4/09/2022**

*A travers l'expérience de trois personnages, je vais tenter de parler de l'Autre langue, plus précisément du parcours subjectif que rend possible - ou pas - le passage par une langue autre que la langue maternelle, et de ce que ce parcours doit à la suspension ou la brisure de la compréhension: Là où le principe de raison - tout a un sens! - envahit les mots et rend fou, l'absence du sens peut-elle permettre de restaurer un sujet écrasé sous le silence du trauma? Quand « ça » tombe sous le sens, comment vivre « en dépit du bon sens »?*

°

## ***A donde vamos esta tarde?***

J'entends cette question; elle m'est adressée par un camarade espagnol, nous sommes en vacances en Bretagne, c'est l'été et il fait chaud. J'ai 15 ans, je n'ai jamais appris l'espagnol, et je suis stupéfait de comprendre la question, et d'y répondre, dans un espagnol balbutiant, avec une certaine excitation et sur un mode un peu maniaque qui dans mon souvenir marque cet après-midi-là.

Je n'ai jamais appris l'espagnol, et pourtant je l'ai entendu, et je l'ai parlé: c'était 4 ans auparavant, j'avais 11 ans, deux mois d'été passés à Madrid dans une famille espagnole ne parlant pas français. Il faisait chaud, et j'étais peut-être fou, fou pour cause de destruction indicible de mon monde interne: ce voyage et ce séjour m'avaient été proposés, de manière totalement imprévue, dans les jours qui suivaient le choc du traumatisme qui allait briser la fin de mon enfance et réorienter mon destin. J'ai dû

m'accrocher « comme un fou » à l'offre de ce voyage, mon premier voyage à l'étranger, mon premier voyage sans ma famille. Je me souviens de mes promenades, seul ou avec mon camarade, dans les rues de Madrid, des trajets en métro, des repas à la table familiale, d'une corrida et d'un match de football, tous ces premiers moments de mon séjour où je découvrais un autre monde que le mien, tout en entendant une langue à laquelle je ne comprenais rien. Je pense aujourd'hui que cette plongée dans ce bain d'une langue qui m'était totalement étrangère m'a « sauvé », en me permettant de séjourner dans un autre lieu que celui du trauma, que j'avais en quelque sorte laissé en France, là où se posait l'angoissante question de parler, puisque la langue, en principe, mettait à ma disposition les mots pour dire.

J'étais arrivé à Madrid sous le coup d'un interdit de penser, dû à un interdit de parler: j'appelle interdit de parler ce poids qui pèse sur un enfant traumatisé, habité par la peur de ne pas être cru s'il parle, peur qui n'a d'égale que la peur d'être cru qui le terrorise tout autant. La parole est interdite, et impossible, la langue n'offrant aucune issue par où pourrait se dire le trauma puisqu'elle charrie trop de sens alors qu'il s'agirait d'ouvrir un lieu susceptible d'accueillir - et donc de contenir - le non-sens. La réalité psychique, à ne pouvoir se fixer - se révéler/se cacher par le jeu des signifiants - devient une éponge qui absorbe le signifié comme un liquide maternel ou utérin dans lequel plus aucune distinction, plus aucune différence ne peut structurer le monde. J'estime aujourd'hui avoir eu alors la chance de pouvoir me baigner dans la langue espagnole comme on se baigne dans l'eau pure d'une rivière qu'aucune signification ne vient polluer. En Espagne, aucun Autre n'attendait de moi des paroles qui auraient - à mon insu, c'est bien le plus angoissant - dit quelque chose de ce dont il n'était pas possible de parler.

Je dois à mes échanges avec Diego Garcia Reinoso - psychanalyste argentin ( donc hispanophone) exilé au Mexique

pendant les années de dictature dans son pays - la reconnaissance de cette silenciation qui vient comme annuler le trauma, c'est-à-dire en fait qui vient rendre le trauma muet, intime, inclus comme une pierre ou une tumeur dans le tissu psychique: le trauma est mis sous silence, et c'est tout autant mortifère que vital tant que la rencontre d'un autre secourable ne vient pas mettre des limites à l'angoisse que crée l'interdit de parler. Vous comprendrez ma rage lorsque j'ai connaissance de ces dispositifs psy qui veulent forcer à parler les enfants traumatisés: non, il n'est pas vrai que parler fasse nécessairement du bien; ne pas avoir à parler, c'est-à-dire ne pas avoir à mettre du sens ou à en recevoir de l'Autre, peut constituer pour un sujet une aire de repos nécessaire, en attendant.

La langue espagnole fut pour moi cette aire de repos, à la fois parce qu'elle me laissait le loisir de me taire, de taire le réel de la terreur, et parce qu'elle était une musique qui baignait le monde en dehors de toute signification. C'est ici le paradoxe que j'aimerais faire entendre: une langue étrangère, que je ne comprenais pas ni ne pouvais parler, m'a offert une possibilité de sortie hors de la silenciation imposée au trauma et par le trauma. Des mots interdits, je passais aux mots inconnus, et l'inconnu héberge l'ouverture au possible.

Je ne tarderai pas – c'est la plasticité ouverte de la réalité psychique qui enveloppe le trauma enkysté - à « acquérir » cette langue, c'est-à-dire à être partiellement en mesure de la comprendre et de la parler, et je me souviens des questions que des passants me posaient ou que je leur posais, et des mots partagés avec mon ami et ses parents.

En réalité, ce n'est pas tant que je comprenais et parlais l'espagnol, c'est plutôt que j'inventais une langue, au sens où c'est l'espagnol qui m'inventait, c'est-à-dire qui me rendait la parole que le trauma m'avait fait perdre radicalement.

Au retour en France, je me jetterai à corps perdu - c'est le cas de le dire... - dans l'étude du latin et du grec, deux langues mortes - deux langues qu'on lit et qu'on écrit, qu'on ne parle pas, mais

pour moi si vivantes - qui me permettront de laisser encore en attente la parole tout aussi nécessaire qu'impossible. Mais c'est aussi de ce moment que date mon affection et ma passion immodérée pour ce grand fou, qui m'est sympathique malgré sa triste figure, de Don Quixote de la Mancha : c'est bien le seul livre que je puisse aborder en espagnol., et je me suis procuré à Madrid un fac-simile de l'édition originale.

Et j'avais aussi rapporté d'Espagne une chanson, que je chantais souvent avec beaucoup de plaisir, plus heureux d'en articuler les sons que d'en comprendre le sens:

***« Montañas nevadas, banderas al viento, el alma tranquila,  
Yo sabré vencer...***

***Renovando y construyendo, forjaré la nueva historia;  
de la entraña del pasado  
nace mi Revolución... »***

Je ne découvrirai que bien plus tard que cette chanson est l'hymne de la phalange franquiste, et qu'elle chante la fierté des fascistes dans l'Espagne de ce tout début des années 60. Je la chantais sans comprendre vraiment, mais j'ai plaisir aujourd'hui à y entendre, sous le couvert d'une langue dont le signification m'échappe alors partiellement, cet enthousiasme salvateur que provoque cette révolution intime qui consiste à retourner contre l'agresseur les armes de son pouvoir: Franco a encore de belles années devant lui, mais c'est sur son territoire que je prends les armes - c'est-à-dire la langue - pour retrouver le possible d'une parole dont le trauma m'avait exilé. « Prendre langue », dit-on en français pour signifier l'établissement d'un échange avec quelqu'un avec qui on ne parlait pas ou plus: sans le savoir, j'ai pris et chanté, salutairement, la langue du pouvoir fasciste pour me dégager de l'emprise du pouvoir qui m'écrasait et commencer à écrire, dans cette langue encore inconnue, ma propre chanson. Anticipation enfantine d'une future cure analytique, pourquoi pas?

Alors, en l'absence de tout Autre réel à qui parler, une langue pourrait sauver, à la condition qu'elle chante, sans signification établie, « **en dépit du bon sens** »?

L'hypothèse freudienne de l'ICS n'est-elle pas de soutenir la possibilité, non pas de dire le vrai ou la réalité, mais de nommer ce qui devait rester sous silence?

L'autre langue, préfiguration de l'Autre scène: création de nouvelles formes capables d'accueillir des trouvailles, outil pour tenter de dire ce qui ne devait pas être dit.

C'est ici qu'entre en scène mon deuxième personnage: Arthur Rimbaud. Si je l'ai rencontré au cours de mon adolescence, et après mon aventure espagnole - sans doute par identification inconsciente au « Bateau ivre » et au « Dormeur du val » - c'est beaucoup plus tard que je vais passer un été en sa compagnie: cette année-là, 1992, je lis tout de lui, et tout (tout ce que je peux) sur lui.

Je le vois aujourd'hui comme un enfant traumatisé: d'abord par l'éviction de son père hors du monde (sa mère, la « *bouche d'ombre* », se déclare veuve dès que le père s'est absenté de la vie familiale), ensuite par un très probable viol, que donnent à entendre quelques poèmes comme « *Le cœur du pitre* » ou « *Les poètes de sept ans* ». Et c'est du côté de la langue qu'il cherchera du secours.

Arthur Rimbaud aimait la langue; d'un amour immense, exigeant et tyrannique. Amoureux de la langue au point d'en être muet, il se tut dès qu'il se fut reconnu poète. C'est que parler ne convient pas à qui aime tant la langue: parler, c'est avoir affaire sans cesse au défaut de la langue, et ce défaut Arthur Rimbaud n'en voulait pas, lui qui déclarait: « **Je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens** », ou encore: « **Je prendrai des mots aux langues savantes ou techniques, aux langues étrangères, si je puis; j'en créerai même au besoin.** »

Pour créer cette nouvelle langue, le poète pratique « **un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens** », dérèglement à entendre aussi bien au plan somatique qu'au registre sémantique: le verbe poétique pourrait contenir et exprimer tous les sens possibles simultanément, et aucune signification n'échapperait plus dès lors au règne de l'équivoque absolue. Dès lors, la technique poétique, qui vise "le camouflage du référent générateur" (généralement obscène) comporte un détournement du langage par un dysfonctionnement de ses mécanismes; il s'agit de faire dire au signifiant tout autre chose que ce qu'il dit: jeux sémantiques qui altèrent le signifiant, de grande valeur poétique certes, mais qui du fait de leur caractère raisonné se révéleront n'être rien de plus qu'alchimie verbale. La poésie échouera à produire de l'or, l'or qui changerait la vie d'Arthur. Elle ne changera pas la vie, elle n'en changera que l'apparence. Celui qui voulait "**trouver le lieu et la formule**", qui attendait de l'écriture qu'elle lui donne accès à "**la vraie vie**" et à "**la liberté libre**", qu'elle lui permette d'échapper aux leurres du semblant, n'aura qu'un mot de dégoût lorsqu'ayant abandonné la poésie il entendra parler de la célébrité parisienne de ses poèmes: "**Ridicule, dégoûtant! Ce n'étaient que des rinçures!**".

Arthur Rimbaud voulait s'inventer seul un point de capiton, pas n'importe lequel, le premier: une métaphore paternelle. Pour cela, il lui fallait d'abord tous les faire sauter. Il s'est attelé à cette tâche impossible; amoureux de la langue par passion de la vérité, il s'est retrouvé au point même qu'il voulait fuir: le « dérèglement raisonné de tous les sens » est l'œuvre d'un faussaire.

Il y a un impossible lié à la langue: tout ne se dit pas, tout ne s'écrit pas. Si nous appelons **langue** « ce noyau qui, en toute langue, supporte son unicité et sa distinction », il faut trouver un nom pour « le registre qui, en toute langue, la voue à l'équivoque ». Or il n'y a pas de nom pour un tel lieu, jusqu'au nom que Lacan lui a donné: la langue, en un seul mot. Si la langue, ou plutôt la

lalangue, désigne ceci, “qu’il y a de la langue, et qu’il y a de l’inconscient”, toute langue ne sera jamais qu’un mode singulier de faire équivoque, elle ne sera jamais qu’une langue entre autres, “une modalité d’existence de la lalangue”. Arthur Rimbaud attendait de la langue qu’il voulait inventer bien autre chose, “une musique savante”. Il voulait **La** Langue comme d’autres veulent **La** Femme. Après avoir tenté, par la poésie, tout ce qu’il pouvait, l’impossible de sa tentative l’a rattrapé, il a tout abandonné et il est parti marcher, jusqu’à ce que mort s’en suive, dans ces contrées lointaines où il pouvait rêver de trouver quelques traces paternelles et l’or qu’il s’était promis d’obtenir.

Je terminerai avec mon troisième personnage, ce jeune garçon de 7 ans qui vint avec ses parents me consulter pour une difficulté très précise: né d’une mère allemande et d’un père français, il était parfaitement bilingue, et il lui arrivait souvent d’être très angoissé lorsqu’au cours de ses conversations avec ses camarades français il se mettait à penser en allemand et se trouvait alors muré dans le silence. Après une première rencontre en présence de ses parents, nous eûmes un entretien tous les deux, au cours duquel put affleurer ce réel auquel le confrontait son bilinguisme, celui d’une scène primitive qui envahissait les mots et la pensée de l’énigme de sa signification (dans l’histoire du couple parental et dans la grande Histoire via les grands-parents), interdisant le silence intérieur et le repos attendus de ce que nous appelons « période de latence »; et puisqu’il me parlait de cette intrusion d’une langue interdite de parole dans ses rencontres hors de la famille, je lui dis que si au cours de nos rencontres il se mettait à penser en allemand, il pouvait me parler en allemand, que je ne connaissais pas cette langue et donc n’y comprendrais rien, que ce n’était pas un problème pour moi, et que donc c’est lui qui déciderait s’il me donnait ou pas la traduction. Nous eûmes deux autres rencontres, l’allemand ne s’invita pas dans nos échanges. Il me dit alors que son problème était résolu et qu’il en était très détendu, qu’on pouvait donc

mettre un terme à nos entretiens. Nous fîmes entrer ses parents qui furent d'abord surpris et inquiets de cette fin rapide, mais qui purent s'apaiser lorsque leur fils, devant eux, debout dans le bureau, me déclara, avec détermination et en souriant: « Toi, tu es un médecin sans frontière! ». Ces mots font partie des plus beaux cadeaux que ma pratique m'ait apporté.